



HAL
open science

Psychologie des paysans

Christiane Barrier

► **To cite this version:**

Christiane Barrier. Psychologie des paysans. Encyclopédie de la psychologie, vol. 2, Fernand Nathan, 1962, Encyclopédie de la psychologie. hal-01111181

HAL Id: hal-01111181

<https://hal.science/hal-01111181>

Submitted on 24 Mar 2015

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

1962

ENCYCLOPÉDIE DE LA PSYCHOLOGIE

— EXTRAIT —

TOME II

Christiane BARRIER

PSYCHOLOGIE DES PAYSANS

ÉDITIONS FERNAND NATHAN

2. Psychologie des paysans

De part et d'autre des grand'routes, derrière des haies ou à champs ouverts, s'étendent des régions secrètes. Les citadins, impatients, fient en automobile, sans prendre le temps de les explorer. Matres de la nationale, les gendarmes ne s'y aventurent guère pour y verbaliser. A peine ont-ils fait vingt mètres sur les chemins descendant vers les terres qu'ils sentent diminuer leur assurance et baisser leur autorité. « Sur la route nationale, nous sommes chez l'Etat, chez le Gouvernement. Sur le vicinal et dans les champs, nous sommes vraiment chez nous », et « chez nous » les choses ni les gens ne se mesurent à l'aune du magistrat ni à celle du citadin.

« Chez nous », la machinerie urbaine avec ses réglementations se veut chaque jour plus envahissante et entraîne au loin les moins favorisés ou les moins opiniâtres; mais ceux qui restent, quels sont-ils ? Des bibliothèques ne suffiraient pas pour le dire. Rapidement — trop rapidement — essayons néanmoins de les présenter.

D'abord précisons la notion qui sera utilisée constamment dans ce chapitre : celle de « paysan » : Les paysans ne sont ni des pêcheurs, ni des chasseurs, ni des nomades. Ce sont des sédentaires mais seulement une fraction de ceux-ci; les primitifs vivant en tribus closes sur elles-mêmes et ne pratiquant pas d'échanges avec des villes ou une société plus vaste, ne sont pas dits « paysans ». Ces derniers sont encadrés dans une société nationale qui a son administration et sa culture propre, avec laquelle ils échangent plus ou moins des produits, des hommes, des représentations, des croyances... La cellule de l'économie proprement paysanne est familiale et, par certains aspects, cette économie peut être qualifiée de pré-capitaliste. A ce titre, nombre d'ethnologues et de sociologues excluent de la catégorie des paysans les « farmers » américains : le paysan cultive sa terre pour vivre et non pour gagner de l'argent. Il est lié au « pays » par des liens charnels et non exclusivement économiques (1). « On est paysan par état et non par suite du choix individuel d'un métier. »

Par ailleurs, le langage sociologique n'est pas clarifié au point de préciser si, à la suite des révolutions agraires, les agriculteurs kolkozniens méritent l'appellation de paysans du fait de survivances d'anciennes cultures locales.

Quoi qu'il en soit, les notions de paysans et d'agriculteurs ne doivent pas être confondues. Les agriculteurs désignent une catégorie de producteurs parmi d'autres (parmi celles des ouvriers, des employés...). Les paysans ne sont pas seulement des producteurs. Ce sont des hommes qui s'inspirent encore de valeurs pré-industrielles, pré-techniciennes et ils ne survivront peut-être pas à la mécanisation de l'agriculture.

Au sens strict, les paysans ne doivent pas être identifiés à tous les « ruraux ». Ceux-ci comprennent, outre les cultivateurs, les commerçants, les artisans... installés dans les campagnes; mais, en gros, psychologie paysanne et psychologie rurale se confondent, car la vie au village forme un tout dont les éléments sont trop étroitement emmêlés pour ne s'être pas modelés les uns sur les autres.

Quoi qu'ait prétendu l'ethnologue américain, Robert Redfield, il n'y a pas de culture ni de psychologie communes à tous les paysans de l'univers et les sociétés paysannes demeurent extrêmement diverses. Ce n'est donc pas le fonds commun au paysan chinois, mexicain, congolais, grec et danois qui sera recherché dans ce chapitre mais seulement quelques caractéristiques d'une catégorie bien déterminée : les paysans français, déjà diversifiés à l'infini de par leur langage, leurs coutumes, leurs représentations, la géologie et le climat de leur terroir, les structures agraires de leur région, la forme des relations de voisinage et de parenté qui y sont pratiquées, etc., etc.

Quelques indications sociologiques préalables sont nécessaires pour préciser la situation du paysan en France, par rapport aux autres couches sociales, car il est bien sous-entendu que les réactions psychologiques ne s'expliquent que par rapport à une situation nettement déterminée.

Dans une large mesure autonome à l'égard du monde extérieur, la paysannerie ne formait pourtant pas jusqu'ici une classe sociale, au sens où l'on peut parler de classe ouvrière, car elle était elle-même trop diversifiée, non seulement d'une province à l'autre, mais à l'intérieur d'une même province. Elle se stratifiait, en effet, suivant une hiérarchie complexe et non uniforme. Au XVIII^e siècle, et jusqu'au milieu du XIX^e, on



Le paysan n'a pas bonne presse dans la cité. Pourtant, sa psychologie est fascinante. Observez ce Beauceron. Il a cette allure rusée, hânaude, matoise de l'homme des champs. La psychologie rurale est entièrement à faire. Elle n'a, jusqu'à présent, guère tenu les psycho-sociologues. Pourtant, elle offre un vaste champ d'investigations à tous ceux qui voudraient s'y livrer.

384

pouvait, rapporte Mendras, distinguer en Lorraine deux strates, en Basse-Alsace : quatre, dans les Causses : six. Ces structures rigides laissaient des possibilités d'ascension aux individus. D'un strate à l'autre, le passage était aisé si l'on savait profiter de la conjoncture. Il était normal, par exemple, qu'un fils de journalier devienne métayer, puis régisseur d'un domaine, puis propriétaire. Une, deux ou trois générations pouvaient suffire à faire gravir à une famille tous les échelons de la hiérarchie locale (2).

Depuis la fin du siècle dernier et le début du XX^e, la mobilité sociale au sein de la paysannerie diminue. Les phénomènes de mobilité se produisent désormais d'une couche paysanne vers une couche équivalente de la hiérarchie nationale. S'il tient à demeurer paysan, un journalier ne peut pratiquement plus sortir de sa condition : le capital minimum nécessaire à son installation étant devenu trop considérable. Le métayage qui, là où il existait, pouvait servir d'étape intermédiaire, s'est restreint. Pour sortir de sa condition, il n'a d'autre issue que d'aller s'embaucher en ville.

On observe ainsi, à l'heure actuelle — dans les trois régions qui viennent d'être citées, mais ailleurs aussi — la transformation « d'une société hiérarchisée en une société qui ne comprend plus qu'un seul groupe, relativement homogène, de moyens et de gros exploitants. On assiste, semble-t-il, à la disparition des sociétés autonomes et diversifiées et à leur remplacement par une véritable classe d'agriculteurs qui prend sa place dans la structure nationale ».

(2) Pour exemples de mobilité sociale, consulter Henri Mendras : « COURS DE SOCIOLOGIE RURALE, 1957, p. 90 à 100. »

(1) Sans doute, dans une étude moins schématique, des nuances devraient être apportées à cette affirmation, en particulier en ce qui concerne le paysan méditerranéen, dans son aspect arabe, provençal ou syrien... J. Meunier (Cité par Mendras « LA REVOLUTION AGRICOLE », in Diogenes, 1950), affirme par exemple : « L'amour et labeur ont également manqué à la terre syrienne : le fellah la cultive sans doute, mais comme à regret et sans voir au-delà des nécessités immédiates; il travaille pour lui et non pour sa terre, il ne sent pas celle-ci le dépasser et le prolonger. »

Dans les régions de grande culture mécanisée, de type capitaliste, comme la Beauce, un autre phénomène se produit : le groupe paysan de vieille souche tend à disparaître au profit des bourgeois citadins qui investissent en terre et des ouvriers saisonniers.

« Ici apparaît un antagonisme de classe », au sens marxiste, « entre grands propriétaires et prolétaires agricoles ».

Dans l'Ouest et le Sud-Ouest, régions d'exploitations familiales, on remarque, comme dans l'Est, l'apparition d'un type uniforme d'exploitations — sans formation de prolétariat agricole — et la disparition des moins rentables.

Nombre de cultivateurs s'adaptent difficilement aux conditions nouvelles. Ils se sentent menacés ou même s'attendent à être éliminés purement et simplement. Bien peu, parmi eux, savent identifier cette menace qui n'est autre que le fait des concentrations économiques et de l'industrialisation de l'agriculture.

Pour esquisser la psychologie du paysan moderne, il convient donc de le situer à la rencontre de deux modes de vie : l'un traditionnel, hérité du Moyen Âge et de son économie essentiellement agricole, qui a survécu longtemps, sans fréquents apports de l'extérieur, l'autre, moderne, élaboré dans les cités industrielles et commerciales, en perpétuelle évolution et qui pénètre lentement les campagnes les plus fidèles à leur équilibre séculaire; deux modes de vie qui, très schématiquement, s'opposent comme l'universalisme aux particularismes locaux, l'uniformité à la diversité et au pittoresque, le rationalisme à l'empirisme, la spécialisation à l'humanisme, le changement à la stabilité, le décret à la coutume, etc.; modes de vie et cultures qui se sont ignorés à tel point que les citadins en promenade dans les champs ne comprennent rien aux codes de politesse paysanne, aux mobiles paysans, et que les paysans s'expriment couramment en français, préfèrent, entre eux, recourir à leur patois.

Le divorce entre cultures urbaine et rurale n'est pourtant pas absolu : les villes qui s'épanouissent au XII^e siècle sont bien sorties des campagnes et il y eut toujours, par la suite, des échanges entre villes et campagnes; mais, en direction de la ville vers la campagne, ils ne sont pas de même nature que de la campagne vers la ville: le citadin ne demande à l'homme des champs que des denrées, tandis que le second demande au premier, outre des produits, des idées, des croyances, des techniques nouvelles, et, plus récemment — signe de maladie de langueur dans les campagnes joyeuses — des distractions. Les croyances religieuses, par exemple, sont parties des villes pour gagner les campagnes; les villes gallo-romaines ont été christianisées avant les « pagi » environnants et le même terme « paganus » (habitant du « pagus ») a donné « paten » et « paysan ». Plus tard, les idées laïques sont nées, à leur tour, dans les villes. De même, les changements techniques les plus remarquables sont nés dans les centres urbains; les villageois n'ont jamais été inventifs que pour perfectionner des détails; mais, qu'il s'agisse de leur costume, de leur



Si l'industrie a formidablement évolué durant ces 150 dernières années, l'agriculture (et particulièrement l'élevage) n'a guère progressé depuis Sully. On imagine fort bien ce même marché aux bestiaux au XVII^e siècle. La seule chose qui ait changé, c'est la façon dont les bêtes ont été conduites au champ de foire. À ce détail près, tout est resté identique.

habitation, de leurs méthodes de mise en valeur de leur terres, ils ont emprunté le changement à la ville.

C'est parce que l'activité urbaine demeure lente jusqu'à la révolution industrielle que les campagnes évoluent peu elles-mêmes jusque-là.

Ensuite, l'évolution se précipite : le travail offert dans les villes par les usines et les magasins provoque une émigration rurale qui améliore sans doute les revenus des familles restées au village, mais ébranle l'équilibre séculaire de celui-ci. Le passage de l'économie d'auto-consommation à l'économie de marché, la mécanisation du travail agricole, les voyages devenus possibles pour le plus grand nombre... achèvent de détruire les anciennes structures et les anciens usages. La pression des centres urbains sur les campagnes devient de plus en plus forte.

Il devient désormais impossible au village de vivre en autarcie, de conserver ses us et coutumes autonomes. La ville impose ses représentations, ses normes, ses échelles de valeurs.

On peut cependant remarquer que la pression urbaine ne s'exerce pas sans résistance et que les « messages » émis par les villes subissent une sorte de « déviation » en pénétrant les hameaux. En considérant des phénomènes déjà bien analysés : l'interprétation des campagnes de vulgarisation agricole et les appartenances politiques, par exemple, il est facile de remarquer, chez les terriens, la persistance de cadres de référence traditionnels qui font obstacle à l'assimilation des données nouvelles.

Pour qui met sur pied une campagne publicitaire, pour les maîtres des écoles professionnelles, ou pour tout homme du XX^e siècle, un tracteur est un engin destiné à améliorer la productivité de l'agriculture, à la condition d'être utilisé rationnellement. Or bien des exploitants disposant de moins de 10 ha ont acheté leur tracteur. Dans la plaine de Luçon, les entreprises de 2 et 3 ha possèdent individuellement et en pleine propriété, « leur » tracteur — qui ne peut être rentable. Pour quoi faire ? Pour hausser le prestige de la famille. Un fils ou une fille de cultivateur pourrait-il « bien » se marier si leur père n'était propriétaire de « son » tracteur ? Un tracteur léger confère d'ailleurs moins de prestige qu'un tracteur lourd. Il en va exactement pour l'automobile. Autrefois « la puissance » de la famille se mesurait au nombre de paires de bœufs ou de têtes de bétail; elle se mesure maintenant en CV. Dans l'Ouest, la machine n'a pas acquis une valeur de pure utilité, on a transéré sur elle un symbolisme social archaïque (1).

En ce qui concerne les appartenances politiques, on pourrait croire aisément (étant donné la symétrie qui existe entre les institutions nationales et les institutions locales), qu'elles sont dictées à la ville et à la campagne par les mêmes motivations. Il n'y a pas en effet de partis typiquement citadins et d'autres typiquement ruraux. Les ruraux répartissent leurs votes dans tous les camps, de l'extrême droite à l'extrême gauche.

Il est pourtant bien évident qu'une même étiquette politique n'a pas la même signification dans les agglomérations industrielles et dans les hameaux.

Dans les circonscriptions rurales, tous les programmes disent la même chose, en termes différents. Les mêmes idées se retrouvent dans les clans les plus acharnés à se combattre. Une fois les députés élus, les courriers qui leur sont adressés sont interchangeables : les correspondants demandent des services analogues. Ce paradoxe n'est pas un mystère : tous les partis ont cherché à se faire une clientèle rurale parce que les milieux ruraux fournissent une excellente clientèle, étonnamment stable (ainsi que l'assurent les sondages); les fidélités paysannes sont le plus souvent indéclinables. Mais la confusion est extrêmement facile à entretenir chez les campagnards, nullement habitués aux subtilités et pour qui la complexité de l'appareil politique et social demeure un mystère. Aussi est-il d'usage de duper l'électeur rural sur le véritable objet de sa fidélité. Quel candidat ne condamne pas la politique qu'il fera demain — avec, du reste, l'assentiment de sa clientèle, qui n'a ni le temps ni le goût ou le souci de le contrôler ? Les fidélités paysannes sont par surcroît une sorte de chèque en blanc, elles vont aux personnes ou aux familles plus qu'aux idées. Il y a très peu de ruraux qui prennent le temps de lire des livres de doctrine; ils accordent une confiance quasi aveugle à ceux qu'ils ont choisis pour les « défendre » et la justification de leur idéologie ne les soucie guère. Ils votent suivant la tradition du camp où les a placés leur naissance et suivant celle du réseau d'influence qui a pu s'implanter chez eux. Expliquons ce que nous voulons dire par là : les ruraux se divisent généralement en deux camps : la droite et la gauche, mais à la campagne droite et gauche ne s'opposent pas fondamentalement sur le terrain économique; c'est plutôt une affaire de religion, d'appartenance à une branche dont les ancêtres étaient « blancs » ou « républicains », pour la paroisse ou pour la commune. La naissance situe à droite ou à gauche et, pratiquement, on ne quitte pas le camp de sa naissance; mais entre différents partis de droite et différents partis de gauche le choix importe moins et on peut toujours le modifier (2); il est d'ailleurs le plus souvent dicté par le « protecteur » qui a su se faire reconnaître pour tel.

(1) Le tracteur n'a pas cette signification sociale dans toutes les régions : les Normands qui n'aiment pas « étaler » et préfèrent au contraire dissimuler leurs revenus, et font de l'élevage plus que de la culture — ne fondent pas leur renommée sur leurs CV.

(2) Pour plus amples détails, consulter : Charles d'Arçon : « LE VILLAGE ET LES POUVOIRS » in « LES PAYSANS ET LA POLITIQUE DANS LA FRANCE CONTEMPORAINE », p. 487 à 516.

Les luttes entre partis sont la forme moderne des guerres de clocher, un aspect des oppositions d'intérêts locaux, des querelles de familles ou des ambitions individuelles. Les oppositions idéologiques en sont à peu près absentes et, de département à département, une même étiquette n'exprime pas un même contenu.

Ni le développement des transports, ni les diffusions de masse, ni la scolarisation obligatoire ne sont donc parvenus jusqu'à présent à faire pénétrer dans le village les modèles de la société urbaine, ni à supprimer le hiatus entre anciennes cultures paysannes et culture de masse contemporaine. Rien ne le marque mieux que le demi-malaisé observé fréquemment chez le paysan à propos de l'école. Il la révère, certes, au plus haut point, car elle représente pour lui un genre de savoir qu'il ne pourrait acquérir autrement que par elle. Mais conçue suivant une idéologie, sans lien avec la vie à la terre, elle ne l'aide pas à prendre ses initiatives. Elle enseigne au petit campagnard des notions abstraites pour lesquelles il a peu de goût, ne sollicite pas ses inclinations réelles et n'apporte guère de réponse à ses préoccupations habituelles et immédiates. Elle demeure coupée de sa vie quotidienne : le soir à la maison, ses parents lui demandent de l'aide, le font participer à leurs travaux et à leurs préoccupations qui lui paraissent beaucoup plus importants que ses devoirs et ses leçons; mais des uns aux autres, quels liens pourrait-il faire ? Sa vie est, pour une part, celle-même de ses bêtes, de ses plantes... mais ses maîtres n'ont pas pour fonction de lui en parler ni de nourrir sa sensibilité.

Spontanément, l'enfant cherche à exprimer ses émotions en patois et par gestes; à l'école, il apprend que ce n'est pas correct, voire interdit, et il doit recourir à une langue académique qui évaille beaucoup moins de résonances en lui, qui n'est pas celle dans laquelle il fait l'apprentissage de la vie en imitant ses parents. On comprend qu'il demeure longtemps peu sensible à l'expression verbale (une part des enseignants du maître doit lui échapper dans les premières années) et pourquoï il est si peu habile à la manier. Un écrivain régionaliste prétend qu'« un paysan n'a guère à sa disposition qu'un millier de mots. Pour suppléer à cette insuffisance, force lui est de s'exprimer aussi par le geste. Un clinement d'œil, un haussement d'épaule, un sourire, tout cela gradué, finement dosé, au dixième près, enrichit le même mot de vingt sens différents. Ceux-ci ne trouvent pas aisément de termes correspondants dans la langue française ». Ce décalage entre la vie quotidienne et l'école entraîne des réactions bizarres : l'adulte cultivateur a, comme tous les autres, appris l'arithmétique au tableau noir mais il ne lui vient pas à l'esprit de l'appliquer à la comptabilité de son exploitation; il a les pires difficultés à acquiescer la mentalité technicienne et économique qui l'aiderait à s'adapter, qui l'amènerait par exemple à s'informer de l'évolution des marchés, à se soucier de la vente autant que de la production. Il persiste à considérer l'argent comme une valeur en soi : entre un manque à gagner de 10 000 francs et une dépense immédiate de 1 000 francs, prometteuse de revenus à long terme, il choisira d'ordinaire la première solution; il ne lésistera pas à rendre des services en nature, « à donner de son temps » en particulier, mais il ne pardonnera pas de se faire gruger de quelques centimes.

Faute d'être perçues par leurs instigateurs comme elles le sont à travers les champs, il arrive ainsi que les institutions manquent leur but.

Quelles attitudes et quelles représentations reflètent, chez les paysans, ce phénomène par lequel civilisation rurale et civilisation technique et urbaine demeurent étrangères l'une à l'autre, la première devant céder le pas à la seconde ?

On en trouvera un remarquable exposé dans l'œuvre de Henri Mendras. Pour mémoire, soulignons les points suivants :

a) Pour le paysan, toute autorité est suspecte bien qu'il lui voue aisément du respect et de la considération.

Tandis qu'à la ville, ouvriers, commerçants ou financiers s'évertuent à peser sur les détenteurs de l'autorité, politiques ou hauts fonctionnaires, par des campagnes d'opinions et des pressions de toutes sortes, le paysan, moins informé, plus isolé, persiste comme jadis à considérer l'autorité sous toutes ses formes, moins comme un instrument à son service que comme une puissance incompréhensible et malfaisante à son égard. Qu'elle s'incarne à ses yeux dans le seigneur, le prévôt, le subdélégué de l'intendant, le percepteur et le gendarme post-révolutionnaires, le problème n'est pas fondamentalement changé pour lui. Du Moyen Âge jusqu'à l'époque des meetings dorégiéristes et poujadistes, le paysan n'a jamais consenti de gaieté de cœur aux revendances et impôts, il n'a jamais pensé que son labeur fût rémunéré suivant sa peine. Mendras décèle ainsi une même attitude dans les jacqueries médiévales et les récents barrages de routes. Ici et là, comparable incapable à s'organiser et à « exploiter la bataille ». « On brûle le château et on rentre chez soi ».

L'administration moderne avec ses circulaires et ses questionnaires fait figure d'espionne pointilleuse, qui cherche à vous surprendre en faute. Elle ne présente même plus l'avantage de s'incarner dans un homme que le laboureur peut menacer directement ou estimer, indépendamment de ses fonctions. Il n'en comprend pas les rouages ni les intentions et ne sait comment la manipuler (1).

(1) L'autorité du maître est moins inquiétante : elle s'incarne dans un homme proche de lui, qu'il peut tenir à sa merci.



Topo-la ! Marché conclu ! Ainsi se règlent les transactions entre marchands de bestiaux. La psychologie du paysan reste sur ce point conforme à ce qu'elle était depuis des millénaires. Le troc n'est pas mort dans l'économie rurale. Et l'éthique des affaires n'a pas réussi à supprimer dans ce domaine le maquignonage, valeur suprême du négoce.

b) Ce sentiment d'impuissance devant le pouvoir, bien plus encore que la crainte des gâlés ou des sécheresses imprévisibles, contribue à entretenir, chez le paysan, un sentiment d'insécurité et un pessimisme qui passerait pour maladifs dans d'autres catégories sociales. Ce pessimisme est si important dans la tradition paysanne que l'on rencontre des terroirs où il est de mauvais ton, voire injurieux de manifester de l'optimisme (l'individu euphorique par nature, fait mieux de taire son enjouement) ; par contre il est de bon aloi de pleurer pour traduire son émotion aux fêtes religieuses, à la réception d'une lettre, à l'audition d'une chanson dans une noce, etc.

c) Tout ce qui vient de l'extérieur — et peut-être parce qu'on le soupçonne plus ou moins de connivence avec les autorités mystérieuses et malveillantes — est a priori suspect.

De l'étranger, le villageois ignore et les intentions à son égard et les moyens de se concilier ses faveurs; aussi, devant un inconnu, ne sait-il jamais ce qu'il doit dire et taire, faire et ne pas faire; le nouvel arrivé est épié longtemps avant d'être admis par la communauté; il inquiette par ses origines et sa destination.

Replié sur soi, le groupe paysan ne recourt pas nécessairement aux moyens de communications habituels, il préfère des codes privilégiés, faits de mimiques et de gestes autant que de paroles et valables à l'intérieur d'un même terroir. (Supposez, par exemple, qu'au bocceage vendéen (2), un voisin vous ait vendu « une vache ribaude » (stérile). Si vous ne désirez pas rompre toute relation de voisinage, vous ne devez pas formuler vos reproches (l'injure serait plus grave que la première) ; il suffira, lorsque l'occasion se présentera où le voisin parlera de son ancienne bête, que vous le laissiez dire sans rien ajouter à ses louanges, avec un regard en coin et un certain sourire narquois. Votre honneur sera sauf. Par contre, si vous ne manifestez d'aucune manière votre répugnance à vous faire duper, vous « ne serez pas malin » et mériterez d'être voté une seconde fois.

d) Si le paysan tend à rejeter le hors-groupe, à survaloriser ce qui est de chez lui par rapport à ce qui vient d'ailleurs, en revanche, tant ses attitudes sont ambivalentes, on constate chez lui un immense besoin d'évasion, des désirs de voyages, de contacts avec l'extérieur, de participation à une vie sociale plus large. (De là vient, dit-on, l'importance attachée par les ruraux au service militaire).

Cette crainte à l'égard de ce qui n'est pas familier jointe au désir de le connaître, n'est sans doute pas étrangère au double « complexe d'infériorité et de supériorité » des ruraux à l'égard des citadins. En ceux-ci les villageois admirent le langage, les belles manières, l'élégance, la réussite... mais ils supposent volontiers que toutes ces qualités n'ont pas été acquises sans malhonnêteté; ils sont enclins à placer leur propre supériorité dans le domaine de la morale.

e) Mais plus qu'inférieur ou supérieur, devant le citadin, le paysan se sent « sacrifié ». Les lumières ruisselantes, les belles rues bordées de trottoirs, l'eau courante, les piscines... sont pour les villes. N'accaparaient-

(2) Ce sera fort différent dans « LE MARAIS DE CHALLANS » ou dans le « MARAIS DU SUD ».

elles pas les bénéfices des impôts, sans songer aux pauvres caïsses des petites communes, toujours trop vides pour empierrer les chemins ou éclairer les routes sombres ou l'on trébuche ? Ne pourraient-elles au moins faire un geste pour les campagnes désshéritées ?... Les paysans, surtout les plus âgés, ont très souvent l'impression de payer tribut à la ville.

¶) Tant de différences et si profondes, s'accusent jusque dans les aptitudes cognitives.

D'après l'enquête de l'I.N.E.D. sur le Niveau Intellectuel des Enfants d'âge scolaire, les enfants des communes de moins de 2 000 habitants donnent de moins bons résultats au test mosaïque de Gille qui cherche à mesurer les mécanismes d'abstraction, que les enfants des petites et des grandes villes. Le même retard intellectuel se manifeste si l'on compare les professions des parents : les enfants de cultivateurs donnent les moins bons résultats. Ce retard existant dès l'âge de 6 ans et les petits ruraux n'arrivant pas à le rattraper durant leur scolarité, la première conclusion qui se présente à l'esprit est que les enfants de paysans sont les moins doués. Mais on peut formuler d'autres interprétations de ces différences, à savoir que :

— Dès la première enfance, le milieu urbain stimule davantage les mécanismes d'abstraction.

— Que les milieux urbains et ruraux façonnent des aptitudes différentes : si, en particulier, les ruraux ont plus de difficultés que les autres à analyser, ils l'emportent vraisemblablement par leur aisance à appréhender les choses globalement. Leur connaissance est plus synchrétique, plus intuitive.

— Or enfin les tests ont été étalonnés pour les enfants des villes; on pourrait étalonner des tests sur les enfants des hameaux qui désavantageraient les petits citadins.

Dans des épreuves cherchant à déceler l'intuition psychologique, l'esprit d'observation, l'art d'interpréter certaines mimiques, il n'est pas impossible que les campagnards obtiennent les meilleurs résultats.

Un trait vivace et bien caractéristique du paysan traditionnel est la préférence qu'il accorde à l'expérience plutôt qu'à la connaissance livresque, à la coutume plutôt qu'à la science. On le remarque nettement à propos des survivances magiques, des obstacles rencontrés par les vulgarisateurs agricoles.

Le paysan a conservé le respect du livre et des clercs, mais au sujet de son champ qu'il connaît motte par motte et qu'il a ensemencé de sa sueur, il ne peut concevoir sans douleur ou révolte qu'un pluminet aux mains blanches vienne lui donner des leçons. Il croit bien plus à l'instinctité qu'il entretient avec ses sillons qu'à la vertu du raisonnement; et, quand elle n'est pas tout à fait inefficace, la tâche de l'ingénieur agronome est des plus ardues. Il n'est pas impossible aussi que, plus ou moins confusément, le refus des conseils de l'agronome soit une manière pour le paysan d'affirmer son indépendance, de signifier qu'il est maître chez lui et libre de gérer son affaire selon son bon plaisir.

g) Enfin la forme des relations qui se nouent au village joue un rôle prépondérant dans la formation de la personnalité paysanne. Elle varie à l'infini d'une région à l'autre; elle n'a rien de commun chez les vigneron et chez les éleveurs; mais partout, on peut dire que le village est un groupe d'interconnaissance : chaque habitant y connaît tous les autres, le drame ou l'histoire qui se déroule dans chaque maison et derrière chaque visage. Personne ne peut se montrer aux uns sous tel aspect, aux autres sous tel autre. L'individu est tout entier présent dans tout ce qu'il fait, à la différence du citadin qui joue tour à tour différents rôles : celui de travailleur, puis de père de famille, puis d'époux, puis de client, etc. Le paysan est tout cela à la fois dans chacun de ses actes, même simplement lorsqu'il salue un passant. Cette particularité est essentielle. La vie paysanne exige une très profonde intégration de la personnalité et une parfaite adaptation de l'individu à son milieu. Le paysan ne peut guère s'adapter vaille que vaille, il ne peut que se sentir ou parfaitement à l'aise dans son statut et sa fonction ou complètement désadapté, n'ayant pas, comme l'habitant des villes, des possibilités de compensation ou d'évasion; il ne peut compenser par exemple l'insatisfaction due à son travail par l'agrément de trouver en famille une ambiance différente. Pour lui, les distractions sont rares, les vacances encore plus; devant les camarades, il ne peut dissimuler sa « déviance ». Tout le monde la connaît.

Tout cela au point que les médecins de campagne relèvent des troubles psychosomatiques fréquents; les cas d'aliénation mentale se manifestent dans la plupart des villages. Il est maintenant établi que la proportion de suicides est plus élevée dans certaines régions rurales que dans les villes. C'est la même insatisfaction, diversement accusée, qui pousse les uns dans les faubourgs lointains, les autres dans la mare voisine.

Les traditions paysannes disent la terre jalouse comme une amante, elle veut l'homme tout entier ou ne le veut point du tout; la réciprocité est vraie, le paysan accepte tout ou rejette tout en bloc de sa terre et de son village.

Dans la ferme de demain qui essaiera de ressembler à l'usine, que deviendront ces attaches puissantes ?... Un levain travaillera-t-il les hameaux pour sauvegarder « la fête » au cœur des moissons et des vendanges ou bien celles-ci ne deviendront-elles que matière à statistiques ?...

Nous avons dans ces pages souligné la spécificité du monde paysan. Sera-t-elle revivifiée, régénérée ou s'estompera-t-elle dans un univers sans cesse plus centralisé ?... C'est le secret des lendemains. De toute manière, elle sera mise à rude épreuve. Il est bien vraisemblable que dans un paysage urbanisé où le ciment aura remplacé la tuile et la pierre, dans de longues étendues déboisées ou le vrombissement des tracteurs aura étouffé l'appel des boviers, la loi du profit et de la productivité se substituera au respect presque sacré qui s'attachait aux fruits de la terre et à l'entretien de la vie. Les ouvriers, les employés de l'agriculture se découvriront alors un visage tout à fait nouveau.

Christiane BARRIERE



387

Le malaise agricole existait déjà sous la III^e République : à intervalles réguliers il revient à la surface de l'actualité la plus contemporaine. Sur ce point, les paysans français n'ont pas une psychologie bien différente de celle des agriculteurs d'autres pays. Ils ont simplement conscience d'être lésés, ce sont des sacrifiés; ils jaloussent les gens des villes. D'où l'exode rural, et la dépopulation de certaines campagnes arides. Que faudrait-il faire pour rendre « Justice aux paysans » ? D'abord et avant tout, révaloriser leur conscience de classe; les persuader de la hauteur de leurs tâches, reconnaître que leur labeur est rude; enfin leur faire comprendre que le machinisme n'est pas un vain mot. L'économiste Jean Marchal terminait son cours de « Politique économique » en soutenant que la seule façon de sauver la France, c'était de « dépraver la femme paysanne », afin de créer en elle le besoin économique qu'elle n'avait pas. La télévision se charge souvent d'apporter dans les ménages agricoles ce « frisson nouveau » que le progrès, la jolie speakerine et la vue du modernisme communiquent immédiatement au foyer de cultivateurs.